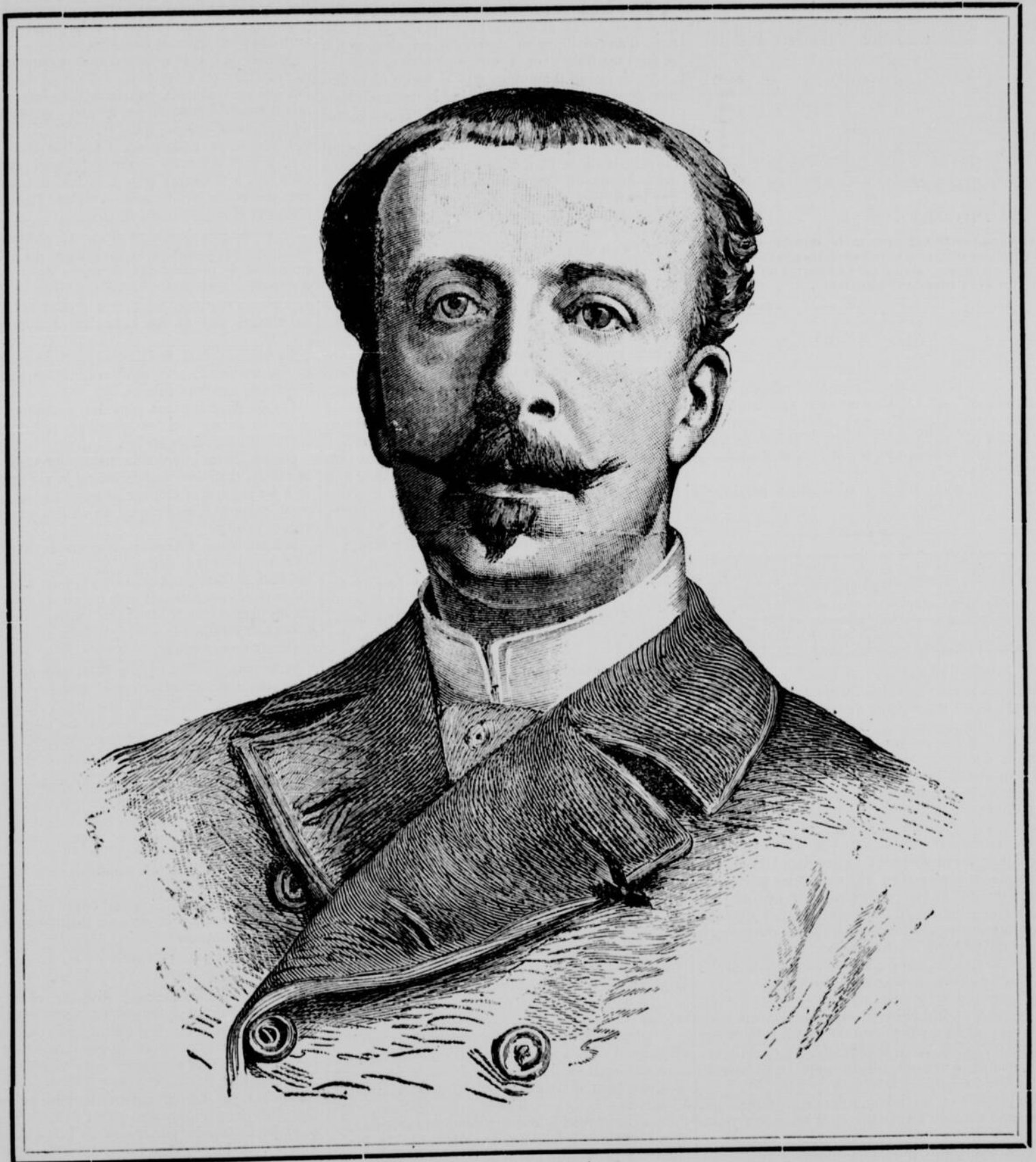


LE MONDE ILLUSTRÉ

8ème année, No 128 — Samedi, 13 octobre 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



M. PAUL DEROUËDE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 16 octobre 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Du balai à la plume, par Hermance. — Poésie : Joseph-Orange Guilbault de Grandbois, alias comte de Villeneuve, par J.-B. Caoutte. — La persécution en Chine. — Théâtres et amusements. — Nos gravures. — Mariages par ordre. — Rébus. — Feuilleton : Les deux sœurs.

GRAVURES : M. Paul Deroulède. — Bombay : Un attelage de zébus. — A la Tour de Londres : Les bijoux de la couronne d'Angleterre. — Bas-Zambèse : Campement en face de Mazeka. — Rébus. — Gravure du feuilleton.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Au dernier tirage de nos primes mensuelles, le révérend M. A. D. Gélinas, de Yamachiche, a gagné le gros lot de \$50.00 ; madame Louis Brisbois, 39, rue St-Philippe, Ville St-Henri, \$25.00 ; M. Augustin Boivin, 134, rue St-Luc, St-Sauveur de Québec, \$4.00.

La liste complète des réclamants paraîtra la semaine prochaine.



ENCORE une renommée qui s'en va !
Peuple canadien, voile toi la face, c'est un de tes enfants que le monde vient de conspuer !

Nul n'est prophète en son pays, dit la sagesse des nations, et comme une telle autorité ne peut jamais être en défaut, nous n'ajoutons aucune créance aux prédictions du professeur Wiggins.

L'Amérique à cela de commun avec l'Allemagne, les professeurs y pullulent.

Un fabricant d'almanachs est professeur ; un perruquier est professeur ; un marchand de racines sauvages est professeur ; un cordonnier est professeur ; un tailleur est professeur ; un pédicure est professeur ; bref, tout individu qui fait quelque chose et même qui ne fait rien est professeur, à moins qu'il ne soit colonel ou major.

Les professeurs seuls s'intitulent modestement : maîtres de chant, de langue, de dessin, etc.

Mais professeur sonne mieux, c'est plus harmonieux, mieux porté et inspire plus de confiance.

Il est évident qu'une carte de visite portant ces mots : "Professeur d'art capillaire" a plus de cachet qu'une autre où on lit tout simplement : "Coiffeur ou barbier."

Le premier est un homme de génie, tandis que le second n'est qu'un raseur. Cela saute aux yeux.

. J'ai connu, il y a une dizaine d'années, un Français, mort depuis longtemps. — Dieu ait pitié de son âme, — qui, très observateur de sa nature, avait bien apprécié la valeur des sons, en ce qui se rapporte au nom du métier.

Ce brave garçon qui, à ses moments perdus, —

et il y avait beaucoup de morte saison dans sa profession — vendait un produit quelconque pour détruire le ver salitaire et autres parasites, était surtout agent d'élections ou plutôt tout simplement cabaleur, se mettant au service du premier candidat venu.

Un jour qu'il avait eu maille à partir avec la police, le juge lui demanda ce qu'il faisait :

— Entrepreneur de triomphes politiques, mon juge !

Il fut acquitté.

Comment condamner un homme occupant une aussi haute position dans la société !

. Donc, le professeur Wiggins, qui n'était nullement prophète en son pays, c'est-à-dire en Canada, l'était beaucoup chez nos voisins, et dire qu'il n'était pas au moins l'égal de feu Nostradamus, d'énigmatique mémoire, eut été s'exposer à se faire maltraiter sur la terre américaine.

Aussi, quand il annonça qu'à la fin du mois dernier, le vingt-neuf, je crois, le Nouveau-Monde allait se livrer à une danse dévergondée, on le crut sur parole.

Le savant professeur, s'inspirant du psaume qui rappelle la sortie d'Israël de l'Égypte, avait dit qu'à deux heures de l'après-midi, la mer s'enfuirait et que les fleuves remonteraient vers leur source.

Les montagnes devaient bondir comme des béliers et les collines comme des agneaux.

Alors on vit se renouveler les terreurs de l'an Mil et on assista à un spectacle étrange qui prouvait bien l'approche de la fin du monde.

Depuis l'aurore du vingt-neuf septembre jusqu'à deux heures de l'après-midi, aucun usurier n'escompta de billet à plus de cinq pour cent, les pickokets respectèrent la propriété d'autrui, les avocats ne dirent mot, pas une femme ne parla chiffon, on a vu des propriétaires refuser de saisir les meubles de leurs locataires, des buveurs repousser l'offre d'un verre de dur, des caissiers respecter la caisse, des échevins raisonner sérieusement, etc.

Mais quand deux heures, puis trois heures sonnèrent à toutes les pendules dans les trente-huit États de l'Union Américaine et qu'on vit le globe d'or qui éclaire la terre continuer tranquillement sa course sans qu'aucun signe funeste ne se manifestât, soixante millions de bouches s'écrièrent :

"Mer, pourquoi n'as-tu pas fui et vous fleuves, pourquoi n'êtes-vous pas remontés vers votre source ?"

"Montagnes, pourquoi n'avez-vous pas bondi comme des béliers ? et vous collines, comme des agneaux ?"

Et les soixante millions d'hommes, femmes et enfants terrorisés une heure auparavant, répondirent : Parce que Wiggins n'est qu'un farceur.

Pardonnez-moi cette abominable imitation d'un admirable passage d'un chant sacré, mais si vous aviez lu les rapports qui nous sont arrivés de tous côtés, vous verriez qu'il n'y a à rien d'exagéré.

Après avoir — eu un moment la réputation du plus grand savant de tous les siècles, Wiggins est aujourd'hui considéré comme l'être le plus ignare, le plus sot et le plus fou qu'on puisse trouver.

On ne le désigne plus que sous le nom de : *The Canadian crank* !

. Et bien, cela n'est pas juste et je proteste contre cette ingratitude.

Ce n'est pas ainsi qu'on aurait dû accueillir le résultat manqué de la prophétie du professeur Wiggins, car il a été vraiment professeur dans le cas qui nous occupe. Il nous a donné une bonne leçon.

Il nous a rappelé un moment le peu que nous sommes, il nous a fait comprendre que notre globe n'est pas aussi solide qu'il paraît l'être, et qu'une secousse peut nous faire disparaître d'un moment à l'autre.

Sans le savoir, il nous a démontré une fois de plus, toute la profondeur de cette cetera de Montaigne en parlant de l'homme :

"Est-il possible de rien imaginer de si ridicule, que cette misérable et chétive créature, qui n'est pas seulement maîtresse de soi, étant exposée aux offenses de toutes choses, se dire maîtresse et souveraine de l'univers, duquel il n'est pas en sa pos-

session de connaître la moindre partie, tant s'en faut de la commander ?"

Ce jour-là aussi, que d'aveux se sont faits peut être et que d'illusions ont disparu, car la certitude de l'approche de la dernière heure délie la langue et arrache des secrets qu'on a cachés longtemps.

Que de gens en entendant ces confessions ont dû s'écrier comme autrefois Aristote : "O mes amis ! il n'y a pas d'ami."

Il n'en faut jamais vouloir trop à celui qui vient nous dire : "Tu vas mourir," car cet avertissement faux aujourd'hui se réalisera à coup sûr demain.

Ce Wiggins, si mauvais prophète qu'il ait été, a peut être fait beaucoup de bien, sans s'en douter.

. Allons, voici que je broie du noir ; cela nous arrive à tous, à nos heures, et franchement il y a de quoi ne pas être bien gai, quand on assiste au triste spectacle des élections.

Jamais je n'ai lu autant d'injures dans les journaux, jamais on a été témoin d'autant de voies de fait que cette année, jamais la plate-forme électorale n'a été déshonorée par un aussi grand nombre de paroles indignes d'orateurs.

L'éloquence politique est tombée si bas, qu'il faudra bien du temps pour la relever, car on en est arrivé à employer presque exclusivement la langue de Nana, de Gueule d'or, de Lanthier, de Coupeau et autres héros de Zola.

Des orateurs jouissant d'une réputation assez sérieuse, se sont oubliés plusieurs fois jusqu'à jurer en public, à proférer des menaces et à insulter si grossièrement leurs adversaires, qu'on se demandait s'il ne vaudrait pas mieux mettre ces gens-là en champ clos et les faire battre comme des goujats.

Le public même se fait complice de ces choses en applaudissant aux insultes qui tombent de la bouche de ces faux tribuns.

On s'occupe souvent plus des personnes étrangères au débat que des questions politiques qui devraient être seules en jeu.

On oublie les intérêts du pays pour venir parler en public, d'affaires de famille, de la vie privée, et on a été jusqu'à prononcer les noms de femmes honorables, pour mieux piquer au vif des adversaires trop mordants.

Si c'est ainsi que nous croyons pouvoir nous faire respecter au dedans, par les citoyens de nationalités étrangères, qui sont toujours à l'effut des fautes que nous pouvons commettre, et au dehors, par les personnes qui lisent nos journaux, c'est une bien grave erreur, car nous semblons ne plus nous respecter nous-mêmes.

Je ne parle ni d'un parti ni d'un autre, il est déjà assez triste de constater que douze cent mille canadiens sont divisés en quatre ou cinq camps différents, mais je rejette la faute sur tous, puisque tous se sont rendus coupables au même degré.

. Voici un fait qui prouve jusqu'à quel point le respect envers les hommes publics est altéré.

Un cultivateur d'un village des cantons de l'Est a fait savoir que, possédant deux potirons dont l'un pèse soixante livres et l'autre un peu moins, il offrirait le plus gros au candidat élu dans le comté et l'autre, au vaincu.

Aux dernières élections on offrait des fleurs à celui qui remportait la victoire, maintenant on en est rendu au potiron !

Que choisira-t-on dans quatre ans ?

. Quand vous lirez ces diverses vérités que j'adresse à tous les coupables, vous serez plus avancés que moi en ce moment, car vous connaîtrez le résultat de cette bataille qui s'est faite avec une animosité, une aigreur et un ton haineux des plus regrettables.

Pendant que j'écris, autour de moi on est en pleine fièvre ; pensez y donc, c'est demain le grand jour ! je n'entends parler que de listes, de représentants, de blocus des polls, de télégraphes, de moyens tous plus sûrs les uns que les autres, de gagner l'élection.

Vous savez maintenant si le char de l'Etat (pauvre brouette) va être repeint en rouge, en bleu, en violet ou toute autre couleur représentant une opinion quelconque, et, dans six mois au plus, on

entendra encore parler d'un joli petit scandale vrai ou faux.

Nous serons toujours de grands enfants !

. Le télégraphe nous annonce la mort du général Uhrich, le défenseur de Strasbourg, en 1870.

Ce brave soldat qui était retiré du service actif au début de la guerre, rentra dans l'activité dès les premiers coups de canon et fut nommé commandant de place du chef lieu de cette belle province d'Alsace, si française de cœur et dont il était l'un des plus vaillants enfants.

A la tête d'une poignée d'hommes, cinq ou six mille au plus, il soutint un siège terrible contre toute l'armée du général de Werder, qui commandait plus de 80,000 hommes.

L'investissement de la ville commença le 8 août. Le 23, le général assiégeant somma Uhrich de rendre la ville et sur son refus le bombardement commença le lendemain. Les ravages furent immenses et supportés héroïquement par la population.

Le 27 septembre, la ville dut enfin capituler après avoir reçu plus de deux mille projectiles, dont cinquante mille bombes.

Le 6 octobre, il fut nommé grand'croix de la Légion d'honneur et on lui offrit une épée d'honneur.

Plus tard on donna son nom à l'ancienne avenue de l'Impératrice.

Uhrich était un de ces braves soldats comme l'Alsace en a tant donnés à la France depuis un siècle.

. Les journaux de France nous apprennent aussi la mort d'un autre ancien soldat, Don Sarlat, capitaine de frégate en retraite, officier de la Légion d'honneur, âgé de cinquante-six ans, qui entra dans l'ordre des Bénédictins il y a quelques années à la suite de circonstances douloureuses que l'on a pas oubliées, dans sa ville d'origine, Rochefort-sur-Mer.

Lorsque les gendarmes vinrent pour l'expulser de l'abbaye de Solesmes, il avait la croix d'honneur sur la poitrine ; et au lieu de le saisir au collet, on lui présenta les armes.

Liou Ledem

DU BALAI A LA PLUME

BLLONS, ma chère Marguerita, vous ne devez pas attendre après moi pour causer les amis lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ. Vous ignorez les nombreuses occupations qui me réclament, et à cette saison de l'année surtout, le balai joue, entre les mains d'une maîtresse de maison, un bien plus grand rôle que la plume.

Si je veux m'efforcer de tourner un article pour le plaisir de vous lire ensuite, je risque fort d'ennuyer mes gens en m'oubliant à parler toiles d'araignées, poussière et coin sales. Puis mes paperasses sont perdues sous les meubles déplacés, entassés ; et en train de mettre la cave au grenier, je ne sais vraiment comment arriver jusqu'à mon écritoire.

M'y voici : mais quelle mine fatiguée aura cette page !

Outre les mille et une misères d'un grand ménage, des ouvriers qui promettent et ne tiennent pas, des servantes maladroites qui dégringolent les escaliers en brisant la moitié de ce qu'elles transportent, ou nous font attendre pour perdre un temps précieux à des riens-du-tout, moralement, je suis triste, triste, tout-à-fait triste. J'ignore un peu pourquoi. Peut-être parce que l'amie de cœur qui avait son domicile à deux pas du mien vient de s'envoler vers un somptueux home, là-bas, bien loin, dans un quartier plus fashionable ; que les bonnes et longues causeries se feront plus rares, les grandes promenades aussi.

Ensuite... je ne sais plus.

Pourtant notre vaste logement se remplit de figures nouvelles, gaies, joyeuses ; l'archet entre

des doigts agiles et bien exercés charme délicieusement l'oreille ; des voix douces et sympathiques donnent aussi leurs notes ; des oiseaux, *accouplés d'hier*, viendront, sous notre humble toit, roucouler l'immensité, l'infini de leur incomparable bonheur. De plus, *c'est l'automne, la saison que j'aime* entre toutes, avec son cortège de premiers frissons, de premiers coins du feu, de premières veillées, de premiers rapprochements intimes. C'est l'automne avec son bruissement de feuilles qui me captive, avec son sifflement de vent qui m'émeut, avec sa pluie qui bat nos carreaux. C'est l'automne qui réveille dans l'âme des pensées plus grandes, plus chaudes ; c'est l'automne qui nous fait aimer davantage ceux que nous aimons déjà, les rechercher plus encore, se blottir dans leur affection, dans leur âme comme dans un petit paradis durable, sans nuage...

Mais savez-vous qu'il y a comme ça dans la vie des instants où le spleen s'empare forcément de nous, nous rend moroses, nerveux, maussades, impatients, insupportables, jette un voile sombre, noir sur tout ce qui nous entoure. Toutes les mains que je presse, — à quelque exception près, — me semblent froides, tous les cœurs fermés, et moi-même... moi-même d'ordinaire assez franche, assez ouverte, assez abondante, je me sens devenir avare, étroite, *chiche*.

Donc : Le mieux à faire serait de m'effacer pour vous parler un sujet plus intéressant — élection par exemple, au risque de me faire *écornifistibuliser* par ceux qui ne pensent pas comme moi, — mais l'air imprégné de vapeur qui m'arrive de la cuisine m'annonce que la lessive va son train là, que tout le monde est occupé par la maison et que je ne ferais pas mal de laisser la plume pour reprendre l'époussette qui m'attend. Je vous laisse, Marguerita, la tâche si facile à vous, d'être charmante pour tous. Comme à l'oiseau qui nous touche du bout de l'aile en jetant quelques notes de son chant, je vous dis :

Revenez, revenez vite !

HERMANCE.

JOSEPH-ORANCE GUILBAUT DE GRANDBOIS,
ALIAS COMTE DE VILLENEUVE

Connaissez-vous Joseph-Orance,
Cet ange blond à l'œil brillant
Qu'un comte riche de la France
Vient d'adopter pour son enfant ?

Il vit le jour dans le village
Le plus français du Canada,
A quelques milles du rivage
Où Jacques Cartier aborda.

Ayant perdu ses père et mère
Au seuil de son deuxième été,
Il fut ravi de la misère
Par les sœurs de la charité.

Ces femmes — que la Providence
Bénit et comble de faveurs —
Donnèrent avec abondance
Au délaissé soins et douceurs.

Et le petit oublia vite
L'humble toit de Saint-Casimir (1)
Car il avait — outre le gîte —
Trouvé des cœurs pour le chérir.

Son front rayonnait d'allégresse ;
Ses lèvres gazouillaient toujours ;
Ses mains ne donnaient que caresse
A celles qui doraien ses jours.

Oh ! que de chauds baisers sa bouche
Imprimait au front de la Sœur,
Qui, penchée auprès de sa couche,
Lui parlait du divin Sauveur !

En savourant ce pur langage,
Plus doux que le chant de l'oiseau,
Il lui semblait voir le visage
D'un chérubin sur son berceau !

Et puis lorsqu'il entendait dire
De Jésus le nom glorieux,
Alors on le voyait sourire
Et vers le ciel tourner ses yeux.

Le soir, en fermant sa paupière,
Il bredouillait du fond du cœur
Cette humble et magique prière :
Veillez toujours sur moi, Seigneur !

(1) Saint-Casimir, comté de Portneuf, est le lieu de sa naissance.

Depuis plus de quatre semaines,
Joseph-Orance avait deux ans.
Du monde il ignorait les peines,
Les soucis, les remords cuisants...

.

En mai dernier, un savant prêtre
Dont le pays est orgueilleux :
L'abbé Casgrain (mordant peut-être,
Mais d'un cœur noble et généreux.)

Arrivait de la vieille France,
Chargé par un comte pieux
De lui choisir parmi l'enfance
Un orphelin né sous nos cieux,

Qu'il traiterait — ce philanthrope —
Comme son légitime enfant,
Lequel étonnerait l'Europe,
Dans l'avenir, par son talent !!!...

— Quel est donc le nom de cet homme,
Me redira plus d'un lecteur ?
— Le Canada-Français le nomme
De Villeneuve, le grand cœur !

C'est un de ces rêveurs sublimes
Qui consolent l'humanité,
Pratiquent les saintes maximes
Et défendent la vérité !

.

Le saint abbé chez les Sœurs Grises
Alla frapper, tout radieux,
En rêvant aux mille surprises
Qu'il provoquerait en ces lieux.

Joseph-Orance était le type
De l'ange que l'on désirait ;
Mais il fit une grosse lippe
Lorsqu'il apprit le grand secret !

Et les Sœurs — ces secondes mères
Qui font oublier la maman —
Ne pouvaient, sans douleurs amères,
Laisser partir cet être aimant.

Le prêtre avait prévu les larmes
Qu'il voyait couler lentement ;
Pour les combattre, il prit les armes
D'un solide raisonnement.

Il parla du sort grandiose
Qu'à l'orphelin Dieu réservait,
Et fit comprendre au bébé rose
Qu'un homme riche il deviendrait !

.

Deux mois ont fui depuis la scène
Que je viens de peindre à grands traits ;
L'enfant, sur les bords de la Seine
Loge aujourd'hui dans un palais !

Le comte et surtout la comtesse
Lui prodiguent tous les égards,
Voulant dissiper la tristesse
Qui voile parfois ses regards ;

Car l'orphelin dans notre ville
A laissé sa petite sœur
Sous les lambris du même asile
Où s'attacha son tendre cœur.

Mais la tristesse chez l'enfance
Ne dure à peine qu'un matin,
Aussi bientôt Joseph-Orance
Comprendra-t-il son beau destin.

Que sera-t-il plus tard ? mystère !
C'est le secret du Créateur.
Prions pour que ce jeune frère
Soit notre vrai libérateur.

.

Ecoutez le cri d'espérance
Que jette un peuple triomphant ;
Le pays retourne à la France
Sous la forme d'un bel enfant !

J. B. CAOUETTE.

Québec, 15 juillet 1886.

Une panacée sublime. — Nous recommandons fortement l'usage d'un merveilleux remède sous l'influence duquel tous les maux qui affligent l'humanité disparaissent infailliblement. Il guérit la tristesse, la misanthropie, la morosité, toutes les maladies du cœur et du cerveau, sans excepter même les maladies imaginaires. Avez tous les matins à jeun, et pendant toute l'année, dans une tasse de café pur et non sucré, les ingrédients suivants :

Une once de patience
Deux onces de gaieté
Une once de philosophie
Deux onces de courage
Et une once de persévérance,

saupez légèrement avec deux grains d'insouciance, délayez bien le tout et buvez chaud. Les dames, ordinairement plus délicates que les hommes, pourront sucrer le mélange ci-dessus avec une once de douceur.



BOMBAY. — UN ATTELAGE DE ZÉBUS



A LA TOUR DE LONDRES. — LES JOUAUX DE LA COURONNE D'ANGLETERRE

LA PERSÉCUTION EN CHINE

Nous empruntons des *Missions Catholiques* les lettres suivantes arrivées directement du Su-tchuen. Elles contiennent tous les détails de l'affreux tourment qui vient de se déchainer sur cette mission si prospère de la Chine occidentale.

LETTRE DE M. BLETTERY, PROVICAIRE DU SU-TCHUBN ORIENTALE

Tchong-Kin, le 7 juillet 1886.

ES missions protestantes, anglaises et américaines, venues au Su-tchuen depuis quelques années seulement, avaient amené leurs familles, femmes et enfants. Pendant les grandes chaleurs, il leur fallait des endroits frais, des montagnes agréables. Ces messieurs s'établirent dans une grande pagode qui leur offrait ces avantages, à seize kilomètres de Tchong-Kin. Les gens du pays, indignés de voir des étrangers et surtout des foyers, dans leur pagode, leur suscitèrent mille misères et finirent par les en chasser.

Cette année 1886, les Américains achetèrent en dehors de Tchong-Kin deux petits terrains, situés en dehors de Tchong-Kin l'un au couchant et l'autre au levant, sur deux montagnes qui dominent la ville à quatre ou cinq kilomètres. Un anglais acquit un autre terrain à côté des Américains, et immédiatement les uns et les autres commencèrent à bâtir quelques maisons pour y passer la saison des grandes chaleurs.

Le peuple était exaspéré de voir des étrangers occuper ces positions qu'il regarde comme des lieux de bonheur pour la cité. Le 4 ou 5 juin, plusieurs centaines de personnes s'y transportèrent, attaquèrent la maison située au couchant, brisèrent la porte et blessèrent une des dames. Depuis, les esprits s'agitèrent de jour en jour.

Pour calmer l'effervescence, le mandarin fit cesser les travaux ; néanmoins de nombreux placards contre les étrangers n'en continuèrent pas moins d'être affichés par les émeutiers, et l'on fixa même le jour où l'on devait commencer la démolition des établissements anglais et américains : le 1^{er} de la 6^e lune, 2 juillet.

Le 1^{er} juillet, vers midi, nous apprenons que la population s'est déjà portée à la campagne pour procéder à l'œuvre de destruction. Nous étions loin de soupçonner que notre tour allait bientôt arriver. La ville paraissait calme comme à l'ordinaire. Vers quatre heures, quelques mauvais sujets, suivis d'un grand nombre d'enfants, s'introduisirent chez nous et se montrèrent assez insolents.

Bientôt les rues avoisinant la résidence épiscopale furent remplies par une foule immense ; impossible de circuler : en même temps, à coups de bâtons et avec des pièces de bois en guise de bélier, on envahit nos trois portes et nous sommes envahis. Alors commencent le pillage et la destruction. Tout ce que cette foule rencontre est mis en pièces.

Il y avait alors, à la résidence épiscopale, Mgr Coupat. Le provicaire, le procureur, M. Vinçot, avec MM. Lenoir, Desolmes, Podelsard et Rogie. Ce dernier venait d'arriver.

Pendant près de deux heures, nous avons assisté à des scènes de brigandage. Voyant que la posi-

tion n'était plus tenable, Mgr Coupat et trois missionnaires sortirent de la maison et cherchèrent un refuge ailleurs. Sa Grandeur se rend au prétoire du T'ao-tay ; la populace l'accompagne de ses huées. Les trois missionnaires, parmi lesquels je me trouvais, vont chacun de leur côté ; mais le soir, à la faveur des ténèbres de la nuit, nous nous réunissons au prétoire.

C'est alors que nous apprenons tout ce qui s'est passé dans la journée. En revenant de la campagne, la populace était allée piller les maisons des anglais et des américains dans la ville. Puis les émeutiers, se voyant réunis en grand nombre, émettent l'avis de se porter sur la résidence de l'évêque. Une bande va donc attaquer l'église paroissiale et le presbytère, une autre se dirige vers nous.

Trois de nos confrères, MM. Lenoir, Desolmes, Rogie n'étaient pas sortis avec Sa Grandeur : ils voulurent rester sur le lieu du désastre jusqu'à la dernière extrémité. Quand on eut brusqué ce qui avait peu de valeur et emporté le reste, on alluma un immense incendie et on fit un brasier de notre établissement récemment construit et à peine terminé. De notre chapelle, de la procure, d'une

. Nos pertes matérielles sont immenses : mais le mal moral qui s'ensuit est encore plus irréparable. Ce coup aura un terrible retentissement non seulement dans les points les plus reculés de notre mission, mais encore dans toutes les missions voisines.

C'est un coup de foudre qui nous a frappés au moment où nous nous y attendions le moins. Nos prêtres chinois, qui sont toute la journée à courir la ville pour visiter leurs malades ; nos chrétiens, mêlés avec les païens, n'avaient ni mieux prévu, ni même soupçonné cette tempête. On nous croyait tellement en dehors de tout danger que le consul anglais, qui, en sortant de chez les mandarins où il était allé demander protection pour ses concitoyens et les américains, avait eu son palanquin cassé, venait se réfugier chez nous, pensant que nous étions en sûreté. Son consulat avait été attaqué et pillé avant nous.

Le même jour, deux maisons de chrétiens appartenant à l'église furent démolies. On dit que l'appétit vient en mangeant ; c'est vrai surtout pour ces païens avides. Le lendemain, commençait le pillage de nos familles chrétiennes. Les trois principales et les plus riches, bien entendu, sont les



Bas-Zambèse.—Un campement en face de Mazeka, d'après un dessin du Rév. Père Courtois.

église paroissiale attenante et de son presbytère, de plusieurs boutiques bâties sur deux rues, il n'y a plus que des cendres et des débris de tuiles.

Notre procure était aussi la procure des missions du Yunnan et du Thibet. Argent, mobilier, habits, provisions, livres, titres, archives, calices, ornements, billets, etc ; tout a disparu, volé ou brûlé.

Nous n'avons emporté que les habits que nous avions sur le corps et c'est grâce à ce dénuement vraiment apostolique que la foule nous a épargnés.

Les uns criaient :

—Il faut les assommer !

D'autres répétaient :

—Ils sortent les mains vides, pourquoi leur faire du mal ?

Nous eussions été coupables si nous avions osé emporter quelques objets. C'est quand la maison ne fut plus qu'un brasier que nos trois confrères la quittèrent pour gagner la campagne.

La grande église paroissiale et le presbytère ont eu le même sort. Ils n'ont pas été incendiés, mais tout a été pillé et détruit, et, comme chez nous, il ne reste que des ruines. Cette église n'avait que quinze ans d'existence.

premières envahies et complètement dévalisées.

L'une d'elles avait une pharmacie et une autre boutique assez considérable, outre sa maison d'habitation. Le propriétaire, voyant le danger, se hâta d'appeler quelques personnes déterminées et se défendit bravement. On ne put forcer la maison et dix-huit des agresseurs furent tués sur le coup ou mortellement blessés. D'autres chrétiens, animés par cet exemple, font de même ; ce qui les a sauvés.

En attendant, les mandarins prenaient leurs mesures et rétablissaient l'ordre dans la ville, malgré les bruits les plus alarmants. Aujourd'hui, 7 juillet, tout est tranquille, et tout danger est ou paraît éloigné. Hier sont arrivés de 1,000 à 1,500 soldats appelés d'une garnison voisine par les mandarins effrayés.

. Mais la campagne ! Mais les préfectures et sous-préfectures du Su-tchuen oriental !!! Que le danger y est imminent ! Que s'y passe-t-il et que va-t-il s'y passer ? Nous avons déjà appris la démolition de deux de nos pharmacies, dont l'une servait de presbytère, et la dispersion de plusieurs familles chrétiennes des environs de la ville. On

met le feu quand on n'a pas à craindre pour les voisins païens ; c'est plus expéditif. Nos deux séminaires sont en grand danger et nous inspirent une inquiétude mortelle. Quel malheur si ces établissements venaient à être ruinés !

Au prétoire du Tao-tay, premier mandarin qui gouverne le Su-tchuen oriental, nous sommes traités très poliment ; le *grand homme* a même bien des égards ; néanmoins nous ne pouvons longtemps rester ici sans de grands inconvénients, les chambres sont petites, malsaines ; surtout ce n'est pas commode pour la correspondance avec nos confrères, nos prêtres chinois et avec l'Europe.

AUTRE LETTRE DE M. BLETTY

Prétoire du Tao-tay, le 10 juillet 1886.

Je continue de vous raconter l'histoire de nos malheurs. La relation, que je vous ai envoyée, il y a trois jours, toute triste qu'elle était, ne renfermait qu'une partie de nos désastres ; les craintes que nous avions pour la campagne sont même bien dépassées.

Au premier moment, nos mandarins avaient été pris au dépourvu, mais voici déjà dix jours que le pillage continue et que l'incendie se propage d'une manière effrayante, sans que nos mandarins tentent la moindre démarche pour l'arrêter. Ils font les plus belles promesses, mais ils ne prennent aucune mesure efficace, ce qui encourage les pillards. S'ils le voulaient, dans une demi-heure tout serait rentré dans l'ordre ; mais non, on dirait vraiment qu'ils approuvent ce brigandage. Nous savons que, le jour de l'incendie de notre résidence, les trois principaux mandarins étaient présents et, s'ils l'avaient voulu, ils auraient empêché cette ruine.

La liste des fermiers ou propriétaires chrétiens qui ont été pillés ou incendiés, est longue. Pour notre compte, nous avons déjà seize maisons ou pharmacies qui n'existent plus. Ce matin, nous apprenons la ruine complète de notre Petit Séminaire de Cheu-Kèn-Tsé. A l'entour, tout a été rasé. Ils ont même, dit-on, égorgé un vieillard et un infirme d'une soixantaine d'années.

Nos plus belles stations du Pà-hien, Tong-Kià-Ouon, Lông-Song-Tchâng, Tsi-Kià-Kéou, etc., sont anéanties. Les vieillards, les femmes et les enfants affolés ne savent de quel côté se tourner. Il ne leur reste rien, absolument rien : le mobilier, la récolte du printemps, la maison, les habits, les animaux domestiques, tout a été perdu, volé ou consumé par le feu. Les païens repoussent ces malheureux, les uns par la crainte, la plupart par haine et mépris. Bien des gens qui, il n'y a que quelques jours, étaient ou du moins se disaient les amis de nos chrétiens, font maintenant cause commune avec les persécuteurs, sinon pour piller, du moins pour crier contre eux et les insulter. Oh ! que la parole du Sauveur s'accomplit bien en ce moment pour nous et nos pauvres néophytes : *Et eritis idio omnibus propter nomen meum !*

THÉÂTRES ET AMUSEMENTS

ACADÉMIE DE MUSIQUE

On jouera durant cette semaine. "My Aunt Bridget," la belle comédie de Scott Marble.

Cette comédie a été reçue partout avec la plus grande faveur, et la presse américaine en fait les plus grands éloges.

THÉÂTRE ROYAL

Les propriétaires de ce théâtre ont fait l'engagement de la "Wilburn Opera Co." une troupe d'une grande renommée.

Le programme contient "Merry War" Three Black Cloaks" et Giroflé Girofla, qui seront donnés alternativement.

On ne doit pas manquer ces représentations.

Le mépris de ceux avec qui nous vivons est le plus affreux de tous les châtiments, et soyez sûr qu'il n'y a pas un homme assez sceptique pour ne pas en sentir le poids. Le plus vif coquin a soif d'estime.



M. PAUL DEROUËDE

Paul Deroulède est bien connu comme organisateur de la ligne des patriotes. Au sortir du collège, il se voua à la poésie et à l'art, ne rêvant alors d'autre gloire que celle du théâtre où il débutait, à dix-huit ans, par un drame en un acte, en vers, acclamé à la Comédie Française.

Pendant la guerre, il s'engagea avec son frère. A Sedan, son jeune frère André eut la poitrine traversée par une balle. Paul alla le chercher sous le feu de l'ennemi, le chargea sur ses épaules et parvint à ramener le cher blessé qui est aujourd'hui capitaine d'artillerie.

La guerre fit du poète un autre homme. Au lieu de continuer à chanter toutes les joies humaines, il écrivit les *chants du soldat*, poèmes ou éclatent les plus généreuses croyances et où brille le plus pur amour de la patrie.

Le MONDE ILLUSTRÉ a publié plusieurs morceaux de ce recueil.

Ces poèmes le conduisirent aisément à l'idée de créer la ligue des patriotes, œuvre à laquelle il s'est consacré tout entier, recueillant des adhérents, échauffant chacun de sa flamme, bafouant les indifférents ou les sceptiques qu'il a flétris de ce nom : les *sans-patrie*.

UN ATTELAGE DE ZÉBUS

Le zébu est une espèce de bœuf sauvage qui habite surtout le nord de l'Afrique. Il diffère du bœuf ordinaire par sa taille, généralement plus petite, et surtout par une ou deux bosses grasses placées sur le garrot. Il a les cornes noires, courbées en rond et comme façonnées ; le poil très doux, très beau, gris en dessus et blanchâtre en dessous ; les jambes courtes, les sabots noirs et bien fendus, la queue terminée par une touffe de poils noirs. Cette espèce présente, du reste, plusieurs variétés.

Le zébu habite les régions chaudes de l'Asie et de l'Afrique ; mais nulle part encore on n'a retrouvé son type sauvage. Toutefois, les traditions historiques et les analogies zoologiques s'accordent pour lui faire attribuer une origine indienne. Dans certaines parties du continent indien, ce sont presque les seules bêtes de traits.

Ces animaux, dont l'allure égale presque celle des chevaux et leur permet de parcourir rapidement de longues routes, servent aussi de montures. Il existe à Bombay un hôpital spécial pour les animaux sacrés et où la place d'honneur est réservée au zébu.

LES JOYAUX DE LA COURONNE D'ANGLETERRE

Le dessin que nous publions aujourd'hui sur la Tour de Londres montre une des parties de ce monument les mieux connues des visiteurs. En sortant de la tour Blanche, on traverse la place d'armes et l'on se dirige vers l'angle nord-est de l'enceinte, pour admirer les bijoux de la couronne, dont la garde, sans doute par galanterie envers la reine, est confiée à une dame.

Ils sont rangés sous des vitrines et sur des étagères recouvertes de velours cramoisi. Nous ne pouvons songer à en entreprendre l'énumération détaillée. Mentionnons seulement, parmi les plus remarquables : la nouvelle couronne impériale faite pour la reine Victoria, et qui peut être estimée à trois millions de francs environ ; les deux sceptres, richement ornés de pierreries ; la sainte ampoule en or pur ; les bracelets du couronnement, le globe, les hanaps d'or, le grand diamant de la mer, les fonts baptismaux, l'ancienne couronne impériale, la couronne de saint Edouard ou du prince de Galles, la "vaisselle" du sacrement, les épées de justice, etc.

La plupart de ces bijoux servent dans les grandes cérémonies officielles. Leur valeur totale est de quatre-vingts millions de francs.

Un journal égyptien nous apporte le récit d'une aventure qui s'est passée tout récemment.

On sait que, malgré les traités internationaux, le commerce des esclaves s'exerce encore en grand en Orient. Les bâtiments européens donnent la chasse aux marchands qui font la traite des noirs. Mais ceux-ci parviennent souvent à leur échapper.

Pas toujours, toutefois. C'est ainsi qu'il y a quelques semaines, un vaisseau turc, fut pris dans les eaux d'Alexandrie par un croiseur anglais.

Le nombre des esclaves que le négrier avait cru pouvoir vendre était de quatre-vingt hommes et de soixante-dix femmes, ils venaient de l'intérieur de l'Afrique.

Que faire de ces malheureux ? Maintenant qu'on les avait sauvés, pouvait-on les abandonner à des centaines de lieues de leur pays, dans une contrée nouvelle pour eux, où ils étaient absolument sans défense.

Pour les hommes, il n'était pas bien difficile de les enrôler dans les troupes égyptiennes.

C'était la vie assurée, avec une petite solde, — une existence presque heureuse, en comparaison du sort qui les attendait.

Mais les femmes !

* * *

On pouvait les débarquer, mais, au bout de peu de temps, ou elles seraient mortes de misère, ou elles auraient été enlevées de nouveau.

Les fonctionnaires égyptiens étaient fort embarrassés, lorsqu'un d'eux eut une idée : il n'y avait qu'à les offrir, comme épouses, aux amateurs.

En Egypte, les soldats indigènes peuvent se marier, et on accorde même à leurs femmes une ration qui, à la vérité, ne doit pas coûter cher au gouvernement ; mais les noirs ne sont pas difficiles au point de vue de la nourriture.

On fit donc publier, dans la ville, que les célibataires qui voudraient se procurer d'une femme n'auraient qu'à se présenter sur le pont du navire capturé.

Au jour fixé, ils affluèrent : ils étaient si nombreux qu'il fallut décider que ce seraient les femmes qui choisiraient leurs futurs époux.

La scène fut, comme on l'imagine, des plus comiques. Un commissaire de police donna le signal : les prétendants étaient rangés en ligne, comme pour une inspection.

D'abord, les femmes n'osèrent pas s'aventurer : la timidité les retenait.

Cependant, sur les instances des fonctionnaires, l'une d'elles se hasarda.

Ajoutons que, pour faciliter les unions, le gouvernement allouait à chaque femme vingt-deux francs de dot.

* * *

L'exemple de la première fut bientôt suivi. Elle posa sa main sur l'épaule d'un soldat du plus beau noir. C'était dire qu'elle l'acceptait comme mari.

Aussitôt les autres l'imitèrent et, après un rapide examen, firent leur choix.

Il n'y eut qu'un des postulants qui protesta contre la désignation qu'avait faite de lui une femme âgée, qui ne voulait pas le quitter et qui lui prodiguait des témoignages d'affection.

Mais on doubla la dot, et il se résigna facilement. Alors, un officier dressa une liste, servant d'acte d'état civil général.

En une heure, le gouvernement s'était débarrassé de cette encombrante capture.

INVITATION SPECIALE

Quoique notre importation ait été de beaucoup plus considérable que les années précédentes, les bas prix de nos marchandises ont tellement fait augmenter notre commerce que déjà quelques lignes semblent vouloir disparaître. Nous invitons par conséquent les dames qui aiment à avoir une jolie toilette d'automne ou une coiffure dans les derniers goûts à venir faire leurs choix à présent et s'assurer des plus hautes nouveautés au plus bas prix possible. Nous attirons votre attention sur les marchandises suivantes :

Etoffes à robes, bouclées et unies,

Draps Jerseys pour robes et manteaux,

Manteaux tout faits ou sur commande,

Chapeaux et garnitures,

Flanelles, tweeds,

Corps et caleçons, etc., etc.

N'oubliez pas que dans tous ces départements nous avons un assortiment supérieur à aucune autre maison de cette ville. Venez au plus tôt faire votre choix.

GAGNON & TOUSIGNANT

Coin des rues Saint-Laurent et Sainte-Catherine

MONTREAL

HENRY SCHMITH,

168, RUE SAINT-DENIS

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

LA SEULE PLACE

Où tout le monde veut aller maintenant, c'est chez

M. A. RACICOT,
NO 220, RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL

Étant toujours sûr de pouvoir acheter là de ses Remèdes Sauvages Patentés, lesquels guérissent, sans craindre aucun danger, toutes les maladies indistinctement, tels que : Dyspepsie, Bronchites, Maladies du Foie, Jaunisse, Constipation, Mal de tête, Névralgie, Diarrhée, Choléras de toutes sortes guéris en moins de trois heures; Rhumatismes, Plaies, Ulcères, Mal de matrice (beau-mal), Maladies secrètes, Boutons, Démangeaisons, Rific, etc.

Dites-le à tous vos parents, voisins et amis, et tous seront satisfaits.

N. B.—Vous trouverez également les remèdes de M. A. Racicot à Sorel, chez madame Jos. St. Jacques, fils, ou chez M. George St. Jacques, 30, rue Cascades, St. Hyacinthe, P. Q., dans le bloc des Dlls Larivière.

ARCAND FRERES

Informent respectueusement leurs clients, et le public, que leurs achats d'automne sont complétés, et que chaque département est assorti de manière à satisfaire les plus difficiles. Leurs prix sont à la portée de toutes les bourses, et l'ancienneté de leur maison est une garantie que pleine et entière satisfaction est toujours donnée à l'acheteur. La clientèle trouvera surtout les plus grands avantages, dans l'achat des manteaux de Dames et habillements pour Messieurs, spécialités de cette maison.

111, RUE ST-LAURENT,
MONTREAL



Si vous avez besoin de Pipes ou Cannes

ALLEZ CHEZ

A. NATHAN

71, St-Laurent et 1916 Notre-Dame

150 grosses de Pipes en Bruyères, avec ambre, depuis 10 cents; 10,000 cannes, depuis 5 cents. Aussi un assortiment complet d'objets de tabacnistes. En gros et en détail. Venez immédiatement profiter du bon marché.

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire

et d'actualité, 59e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le *Volteur* paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Ancienne-Comédie.

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, journal illustré, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement: un an, \$4; six mois, \$2; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

SOYONS SERIEUX!

Voici l'Automne avec ses grands vents et ses pluies froides



MÉDAILLE D'OR
MÉDAILLE D'ARGENT
DEUX DIPLOMES
7 PREMIERS PRIX



T. R. BARBEAU

LE POPULAIRE MARCHAND-TAILLEUR AU

1899 — RUE NOTRE-DAME — 1899

A dernièrement reçu de la célèbre maison H. et J. SHAW, de Huddersfield, Angleterre, l'assortiment le plus complet et le plus varié d'ETOFFES A PARDESSUS, TWEEDS POUR HABILLEMENTS, les SERGES du plus riche fini, etc., etc.

Spécialité de HARDES FAITES pour hommes et enfants.

Le département des vêtements faits sur commande est sous l'habile direction de M. ISIDORE DRAGON.

Le stock de FOURRURES de toutes sortes est maintenant au complet.

—CHEZ—

T. R. BARBEAU

1899, RUE NORE-DAME

EN FACE DE L'HOTEL BALMORAL

MEUBLES

En Vieux Chêne.

MEUBLES DE TOUS GENRES.

Sets de Salons, de Chambres, &c.

GRANDE VARIETE

ET A DES PRIX REDUITS.

Une visite à nos immenses entrepôts convaincra l'acheteur des avantages que nous offrons au public.

Wm. KING & Cie.,

652, RUE CRAIG, Montréal.

ETONNANT

Tout le public est étonné de voir la grande réputation que le célèbre remède de J. B. Leduc, pour la coqueluche, a acquit, depuis son apparition à Montréal.

Voici la raison de ce grand étonnement : "Dans le cours de deux mois on a enregistré un très grand nombre de guérisons miraculeuses.—Citons, en'autres: cent cinq enfants guéris de la coqueluche dans Montréal et ses environs; cent trente-quatre cas de bronchite; quarante-deux jeunes filles qui avaient eu la rougeole dans le jeune âge et dont les reliquats les entraînaient à la consommation vers l'âge de 18 à 19 ans; quatre-vingt-trois cas de consommation en grande voie de guérison, dont plusieurs d'entre eux ont repris leurs travaux habituels; sept cas d'inflammation de poumons; quatre cas que l'on appelle dans les manufactures de tabac: "maladie de tabac," lesquels, ont repris leurs travaux après plusieurs mois arrêtés; et cinq cas d'asthme.

"Nous ne citons que les principaux cas." De plus, toutes personnes qui ont fait l'acquisition d'une bouteille d'une piastre en ont été pleinement satisfaites.

En vente au No. 634 rue Saint-Laurent Montréal.

MACHINE A LAVER

"EAGLE"

Est reconnue supérieure à toutes autres, et ceux qui s'en servent la trouvent indispensable)

Le linge se lave sans trouble et parfaitement net.

Elle ne détériore pas le linge et dure très longtemps.

DEPOT PRINCIPAL:

—847—

RUE STE - CATHERINE

MONTREAL

On demande des Agents

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS, SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

MAGASIN DE L'UNION,

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00. PULL OVER faits sur commandes à 21 heures d'avis.

CAZENEUVE ARCHAMBAULT, Gérant.

FUMEZ LE CIGARE

DOCTOR

R. COURTEAU & CIE.,

210 — RUE CRAIG — 210

MONTREAL

Demandez à votre épiciers le savon de

Le meilleur, le plus économique.

ESSAYEZ-LE

5c

Épargnez votre temps et votre argent en vous servant du savon de 5 cents

EN VENTE PARTOUT

VETEMENTS D'AUTOMNE!

Nous voulons rappeler à nos clients et amis, que le temps froid va bientôt se faire sentir, et qu'il est nécessaire d'être préparés au changement. Evitez la presse en donnant de bonne heure vos vêtements à laver ou à teindre. Toutes étoffes légères ou fanées paraissent chaudes et confortables lorsqu'elles sont teintes en une bonne couleur foncée. Effets en tous genres pour messieurs et dames faits à la plus grande satisfaction. Médaille d'or pour la teinture

British American Dyeing Company,

Bureaux: 221, rue McGill; 2435, rue Notre-Damé; 693, rue Ste-Catherine.

MAGNIFIQUES CHEVELURES

DAMES:—Si vous désirez avoir une superbe chevelure, ou si vous voulez ramener vos cheveux à leur couleur naturelle, envoyez un timbre à William Jones, 30 Cornwall St., 30 et 32 Steiner St., Toronto, Ont., pour le secret.

ROUSSEURS. TACHES. MAUVAIS TEINT

Enlevez-les dans peu de jours, envoyez un timbre pour détails à William Jones, 30 Cornwall St., 30 et 32 Steiner St., Toronto, Ont.

FAVORIS, MOUSTACHES

Pour informations nécessaires pour les faire pousser en quelques semaines, envoyez un timbre à William Jones, 30 Cornwall St., 30 et 32 Steiner St., Toronto, Ont. (Dites que vous avez vu cette annonce dans le MONDE ILLUSTRÉ.)

Nous attirons spécialement l'attention du public sur la

PHARMACIE EDMOND LEONARD,

et nous avouons que nous ne saurions trop la recommander, surtout aux familles dont les besoins multiples nécessitent des prix bas. Cette pharmacie possède un assortiment des plus variés d'objets pharmaceutiques, et ses articles de toilette, tels que brosses, peignes, savons, parfums, poudre et eaux dentifrices, etc, sont à la portée de toutes les bourses. Une visite d'ailleurs au

No 1615, RUE NOTRE-DAME,

convaincra l'acheteur des avantages qu'on y trouve.

DR JOS. G. A. GENDREAU,

CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, dentiste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

VICTOR ROY

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef: M. Edouard Charton. Bureaux: 29, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1886: Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau: rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
C'est par l'abaissement qu'on s'élève devant Dieu

Liste des prix de I. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La-gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine, Cartes de Visites : 75 centims la douzaine. Une visite est sollicitée.

DE RETOUR

Nous engageons les Dames à aller examiner les splendides marchandises d'automne, de la plus haute nouveauté pour costumes, aux Salons de Modes de Mlle Champagne, No 752 rue Sainte-Catherine, entre les rues Berri et Labelle.

Mlle Champagne est de retour d'un voyage qu'elle vient de faire à New-York, où elle est allé choisir ses marchandises, qui sont toutes de dessins les plus nouveaux et les plus riches. L'on trouve toujours dans ses Salons les derniers patrons en articles de mode ; il y en a pour tous les goûts.

FRANCEUR & STE-MARIE

Fabricants et importateurs de
CHAPEAUX ET FOURRURES

601, RUE SAINTE-CATHERINE

2^{me} porte Est de la rue Amherst

SPÉCIALITÉ : FOURRURES FINES

DISSOLUTION DE SOCIÉTÉ

—AU—

SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,

Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

Vente sans réserve de tout notre fond de marchandises, à grands sacrifices, d'ici au mois de janvier prochain

12630

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

ETABLIE EN 1870



Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS.

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.

Moutarde Française, Glycerine, Gelatine, Collefortes.

Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & C^o

10—RUE DE BRESOLES—10

(BATISSES DES SŒURS)

MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18—RUE SAINT-LAURENT—18

MONTREAL

LABBÉE & CIE,
MARCHANDS DE

Ferronneries,
Peintures,
Huiles, Vernis, Vaisselles, Verreries,

USTENSILES DE CUISINE, Etc,

—AU—

No 587, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essaye

FAILLITE

—DU—

Grand Syndicat de la Puissance

LUNDI, LE 18 OCTOBRE 1886,

S'ouvrira la grande vente de l'immense fonds de banqueroute du
GRAND SYNDICAT

PLUS DE CENT MILLE PIASTRES DE MARCHANDISES SERONT SACRIFIEES
A LA MOITIE DE LEUR VALEUR

DUPUIS FRERES

Coin des rues Sainte-Catherine et Saint-André